

La ligne de lumière

Daniel Canty

[VERSION S]

La lumière de designs spéculatifs. Autant de miroirs de la montréalité réunis à Milan comme les manifestations d'une ville méridienne, ni tout à fait d'ici ni tout à fait là, qui, quand l'invention le commande – et que suivent l'émotion, et ses formes –, apparaît au carrefour de l'ailleurs et de l'outre-temps.

—

Un trône de bois et de soie, autotélique et altier, se refuse royalement à tout arrière-train... Des ustensiles transparaissent, se détachent, diaphanes, des planches d'une encyclopédie future... La prière matérielle, manuelle, de totems d'email noirs, leur regard aveugle, à hauteur d'homme... Un plan de marbre lévite dans un écrin de verre, c'est un pli de lumière, un creux de silence... Une chaise comme une ligne d'univers tressée, un ombilic parfaitement noué, invite à éprouver l'équilibre local de la matière et de l'esprit, l'espace réel de la perception... Des armoires d'érable blanc et de calcaire, lisses et vacants, leurs cœurs ouverts aux bibelots du secret, aux souvenirs perdus... Des objets rituels, monuments miniatures d'une civilisation introuvable, d'une ère béton, sans passé ni avenir... Le plastique, redevenu poussière, s'agglomère en un monolithe noir, une matrice pour la métamorphose du commun... Une barricade d'aluminium et de vide, un manifold où la lumière se bute, ondoie, une idée fixe, aux contours fuyants...

Pièges à regards, pense-bêtes où les temps pulsent et se fondent. Ces miroirs de la montréalité réunis à Milan sont les manifestations d'une ville méridienne, ni tout à fait d'ici ni tout à fait là, qui, quand l'invention le commande et que suit l'émotion, apparaît au carrefour de l'ailleurs et de l'outre-temps.

*

On n'a pas le choix, en considérant l'évidence des objets présentés, de se demander si vraiment ils se ressemblent et, surtout, comment. Au-delà de toute notion d'usage – une chaise est une chaise, un mur un mur, cuiller cuiller, et pourtant, *et pur...* –, ils brillent d'un curieux air de famille, qui a tout à voir avec leur *montréalité*.

Quiconque a frayed avec Montréal perçoit intuitivement la justesse de ce néologisme. Il suffit d'arpenter un moment la courtepointe des rues de la ville pour constater un désordre stylistique généralisé : aux multiplex d'un siècle ouvrier se greffent des condominiums postmodernes, alors que, de-ci de-là, une « maison d'architecte » ou un HLM viennent démailler la trame. Le programme est flou, sujet aux sautilllements, aux à-peu-près. L'esthétique du qui-sait-mieux multiplie les ratages, les incompatibilités. Cependant, une énergie demeure palpable.

Tout compte fait, c'est en s'aventurant sous terre, dans ce chef-d'œuvre de syncrétisme architectural qu'est le métro, qu'on expose le filon vif de la montréalité. À l'instar des pavillons disparus de l'Expo 67, chaque station paraît ouvrir sur un monde possible. Le métro, certains jours, me semble une cathédrale consacrée à des avens non advenus. Montréal y apparaît comme une ville de science-fiction vécue. Au diable la logique des ingénieurs, des gestionnaires ! Quand je songe à la cité souterraine, je me prends à imaginer une ligne opalescente, dont le trait électrique, lumineux, crépite et pulse sous le tissu de la surface. Un méridien sinueux, irrésolu, fulgurant entre les points d'une constellation fuyante. Avouons-le, nous nous spécialisons, en ce pays incertain, dans l'amplification des rêves inaboutis. *Beautiful losers*, n'est-ce pas ? Nos défaites, comme le soutenait un chanre local récemment trépassé, sont magnifiques. Nous vivons de leurs lumières : dans la radiance de la montréalité, ce qui perd en cohérence gagne en volonté et, si on ne comprend pas exactement comment s'avive l'esprit de la ville, on en sent partout la modulation ; au-delà d'une impression tenace de bricolage, un caractère s'affirme, s'exprime par le trafic, l'accueil des formes.

Ce qui vaut à l'échelle de Montréal s'applique aussi à celle de ceux qui y passent. C'est à une troupe d'inventeurs, qui, pour la plupart, ont

trouvé une seconde origine dans la ville, soit en y posant leur atelier ou en y diffusant les travaux qui les ont fait connaître, que nous avons ici affaire. Leurs propositions ont un caractère profondément spéculatif. Par elles, ils s'attachent, en quelque sorte, à approfondir la fiction de la montréalité. L'emploi du terme « fiction » (c'est un littérateur qui vous parle) n'est pas innocent : il faut en apprécier le riche héritage matériel, qui descend de la racine latine *fingerere* et désigne le doigté de la feinte. La fiction est, dans au moins deux acceptions, fabrication : elle provient du *faire* sans toutefois se réduire au seul domaine des *faits*. Je retrouve, dans les créations assemblées ici, ce nœud paradoxal.

Chacune est issue d'un jeu avec des matières, dont l'actualité tient autant à l'histoire des formes qu'aux propriétés d'un substrat physique. L'inconscient matériel régional a, de toute évidence, percolé par voie souterraine pour exercer une forte pression sur les gestes posés. Le plastique du mobilier de patio, l'exotisme nord-américain de l'érable blanc, le calcaire, le grès et le marbre du sous-sol laurentien, ainsi que leurs homologues de la modernité, l'aluminium d'Alcan, le béton olympique ou le verre des immeubles de Ville-Marie, sont diversement mobilisés. Mais il faut prendre la matière, comme la fiction, au mot et se souvenir qu'elle recouvre elle aussi une double signification fondamentale, nommant d'un seul tenant ce qui s'éveille à la connaissance des sens et ce qui nourrit la pensée : le sujet qui ressent, et ses sujets d'étude. En même temps qu'une loyauté aux matières locales, toutes sortes d'élans vers des ailleurs, d'autres époques, s'expriment ici. Par exemple, les créateurs ont diversement évoqué en conversation, lors de mes visites d'atelier durant la préparation de ce texte, des planches de l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, la fluidité bétonnée du cimetière de Brion, une doctrine des seuils inspirée par la Zone de *Stalker* (Сталкер), ou la proximité du Parc olympique et des piazzas de Chirico... Ces références ne font nullement le tour du sujet : j'ai eu l'impression, en considérant la diversité des propositions résultantes, que l'action se situait toujours déjà à Montréal *et* ailleurs, non pas dans le vaste monde de leurs emprunts, mais dans une dimension parallèle, où la montréalité prolonge ses lignes de fuite.

Montréal – je voudrais que ces mots vous en convainquent – est le point de départ tout indiqué pour *en* venir au monde, et à ses désordres. Nous, les modernes, évoluons, oui, dans un univers de sciences-fictions vécues, où la fabrication des objets usuels procède de procédés industriels énigmatiques, inconnus du plus grand nombre. Un monde refait loin de notre image, où nous nous frottons quotidiennement à l’inertie créative des fabricants de masse... J’ai foi dans les singulières manœuvres exposées ici, qui témoignent d’une fidélité inconsciente aux émotions mêlées que suscite la montréalité. Dans ces actes de souveraineté imaginative, tout à la fois gênés et stimulés par les matières de l’Histoire, les obligations internationales du Style. Et, au-delà de toute parenté assumée, c’est une énergie sensible qui anime l’éclectisme de cette exposition. Une chaise est une chaise, un mur un mur, cuiller cuiller, et pourtant, *et pur*... Dans l’éclairage incertain de la montréalité étincelle le quanta d’émotion qui génère l’objet, et que l’objet génère. La fiction est une lumière qui se fabrique, et que les mots n’épuisent pas.